

La Quête de soi

«Etre»: ce verbe incarne à lui seul la condition absolue de l'individu. Si la conscience de soi apparaît alors inhérente à celle-ci, le sentiment d'existence et la connaissance de son être n'en deviennent que plus fragiles: l'homme, par la simple présence de sa pensée, se voit inévitablement confronté au doute existentiel. «Qui suis-je ?»: cette interrogation fondamentale le bouscule tout au long de son existence et s'inscrit alors au commencement d'une quête, celle de l'homme qui aspire à se connaître, celle de l'homme qui s'éveille à lui-même. Puisqu'il imprègne la nature humaine dans sa condition essentielle, ce désir de se connaître s'octroie au cours des siècles une importance grandissante dans la littérature. L'épanchement de la subjectivité que privilégie la littérature moderne se laisse souvent influencer par cette quête de soi, obsédante, omniprésente et qui emprunte pourtant une infinité de directions selon les œuvres, selon les lecteurs et surtout selon ce que chacun a d'unique. Or, le roman s'applique souvent à suivre les pas d'un personnage dans les instants cruciaux de son cheminement identitaire. La sélection que propose le Roman des Romands offre ainsi différents livres qui s'inscrivent dans cette problématique existentielle. Dès lors, une même aspiration à la connaissance de soi teinte les pages de *Chroniques de l'Occident nomade* d'Aude Seigne, du *Retour aux Indes* d'Eric Masserey, de *L'embrasure* de Dona Lou ou encore d'*Ogrorog*, livre d'Alexandre Friedrich. Si chacune de ces plumes se laisse guider par un idéal commun, toutes n'empruntent pas le même chemin. Un parcours de lecture sous le regard de cette quête de soi s'avère alors nécessaire à la compréhension de ces œuvres si imprégnées de cet appel identitaire afin de déterminer les convergences et les nuances des cheminements qu'elles mènent.

Lorsqu'elle écrit ses *Chroniques de l'Occident nomade*¹, Aude Seigne choisit de romancer avec un ton juste et dépouillé les instants forts auxquels l'a confrontée sa passion du voyage. Elle tente alors de porter un regard rétrospectif sur ses pas et y découvre l'omniprésence d'une nécessité qui la pousse au voyage. Cette dernière incarne le premier indice de la quête existentielle dont se nourrit sa plume et permet d'entamer une lecture qui retrace son parcours intérieur.

Ainsi, les premières pages de ce récit autobiographique laissent déjà entrevoir une étape essentielle de la quête identitaire qui appelle la jeune femme au voyage. Alors que la narratrice s'estime animée d'un besoin injustifié, le lecteur peut y déceler la nécessité inconsciente de fuir une sensation de vide en se mettant en quête de soi. Aude Seigne affirme toutefois que «le voyage offre aussi l'occasion de faire des pieds de nez à la causalité» (p. 28), tout en décrivant «l'ignorance des causes qui nous gouvernent et la relativité de ces causes». (p. 10) Elle semble alors donner foi à un bien-être inexplicable dans le voyage qu'elle nuance pourtant lorsqu'elle confie: «je suis enlevée à moi-même. Ravie mais pas enchantée.» (p. 18) Aude Seigne témoigne ainsi du soulagement qu'elle ressent lorsqu'elle peut se soustraire à elle-même, oublier son sentiment d'angoisse. Pourtant, le voyage ne suffit pas à combler son impression de vide et ce moment de doute reflète alors un instinct de fuite qu'elle confesse de ces mots: «j'oublie que je suis jeune, lointaine et absente.» (p. 19) La narratrice semble en effet rechercher la sensation d'être vivante à travers un voyage qui engage l'entier de son être: celui-ci lui permet en effet de sortir d'elle-même pour s'investir dans le présent. Bien qu'elle affirme ignorer les raisons qui la poussent au voyage, on distingue à travers ces quelques affirmations à l'allure de confessions l'intime nécessité de construire son identité, mêlée à la certitude que l'intensité de l'existence se trouve dans la découverte de l'ailleurs. Aude Seigne insiste alors sur l'importance du voyage puisque celui-ci lui permet de multiplier les expériences qui renforcent sa certitude d'exister, comme l'attestent ces quelques mots: «La vie superbe. L'instant était là, parfait, uni, tremblant» (p. 29), puis, «je n'imagine donc pas d'instant où

¹ Aude Seigne, *Chroniques de l'Occident nomade*, Paulette Editions, Lausanne, 2011.

on puisse à la fois autant être et autant ne pas être» (p. 101). La narratrice place alors dans le voyage l'espoir inconscient de nourrir sa quête d'identité.

Si les *Chroniques de l'Occident nomade* restituent des instants multiples et sans ordre, on peut pourtant souligner l'intensité de certaines expériences, qui influent significativement sur le cheminement intérieur de la narratrice. A cet exemple, Aude Seigne insiste passablement sur sa découverte du désert, que l'on peut interpréter comme l'expérience de la solitude, essentielle à la construction de soi. Elle affirme dès lors: «C'est là que je suis, que j'étais, que je serai toujours, comme tous les instants qu'on a tellement habités qu'on y sera toujours, (...). C'est presque tant de vide et tant de peu qu'on ne peut plus vivre comme on vivait auparavant, on ne peut plus vivre comme si on n'avait pas connu cette expérience-là.» (p.50-51) A travers la solitude, Aude Seigne se confronte à une existence, qui, épurée à l'extrême, la contraint à se plonger en elle-même pour prendre conscience de son individu. Celle-ci devient dès lors une étape cruciale dans son cheminement intérieur puisqu'il la place inexorablement face au vide qu'elle s'évertuait à fuir dans le voyage. Elle lui apprend alors à accepter l'angoisse qu'elle ressentait dans un questionnement existentiel jusqu'à présent tu. Si vivre le voyage s'avérait poser un premier pas non négligeable vers la quête de soi-même, l'épreuve de la solitude et de la rencontre avec soi témoignent toutefois d'une avancée décisive dans la conquête de son identité. «Il faudrait trouver ce qui fait soi, ce qui fait l'essence de soi», confesse-t-elle. (p. 104) Seule face à ses doutes, la narratrice prend alors conscience de «cette insuffisance centrale de l'âme qui, paradoxalement, est peut-être notre moteur le plus cher» (citation reprise de Bouvier, p. 96) et de la nécessité de sa quête. Alors que la solitude devient un moyen d'accepter son questionnement intérieur pour tendre à la rencontre avec soi-même, elle instaure également une réflexion qui pousse l'être à se tourner vers les autres. Alors que ceux-ci paraissent auparavant semer la confusion dans sa perception d'elle-même, comme le signifie la citation de Delerm: «Ils ont l'air d'avoir aussi peur de moi que je l'ai eu de leur hypothétique identité» (p. 87), la distance qu'a permis la solitude a ôté à leur regard ce côté réducteur puisqu'elle offre à l'individu la possibilité de se situer librement. Bien que d'abord nécessaire à la construction de soi, l'isolement lui laisse ensuite un sentiment d'insuffisance, comme le prouve cette interrogation: «celui dont le visage n'est connu de personne, existe-t-il vraiment ?». (p. 100) Suite à sa découverte du désert, la narratrice est donc appelée à dépasser sa solitude afin de se tourner vers autrui et d'ainsi revendiquer son sentiment d'existence. «Comment aller à la rencontre de l'autre ? s'interroge-t-elle, (...) c'est aussi la question des voyages.» (p. 75) La rencontre de l'autre, vécue dans l'inconnu, incarne alors l'ultime étape de la quête identitaire qu'elle relate dans ses *Chroniques*. Face à cette quête d'elle-même qui s'ouvre à l'altérité, elle affirme alors, convaincue de l'importance de cette dernière: «l'ailleurs est derrière ce regard déjà, ce regard qu'on aime sans comprendre, ce regard qu'on a beau aimer d'absolu, aimer autrement et qui de fait est toujours désespérément autre.» Aude Seigne semble dès lors se révéler à elle-même dans les rencontres anonymes qui éclairent sa quête d'elle-même. Lorsqu'elle parle d'une de ses relations amoureuses, elle explique d'ailleurs: «Nos yeux disent tout ce qui est à l'écart du monde: l'intelligence qui se sait, la rencontre fortuite, l'échange gratuit de nos vies que nous ne partagerons jamais, (...) le fait d'être soi, loin de chez soi, (...)» (p. 43), avant de qualifier l'amour en ces termes: «cette complicité si légère qu'on n'osera jamais avouer à quel point elle nous rend profond.» Elle témoigne ainsi de la nécessité de recourir aux autres dans la découverte de soi puisque ceux-ci donnent à son individu toute sa valeur.

Dès lors, la lecture du récit d'Aude Seigne permet de distinguer trois étapes essentielles à sa quête identitaire: la fuite inconsciente de son angoisse existentielle la contraint à se remettre en doute, l'acceptation du vide lui permet ensuite la rencontre avec elle-même, avant que le dépassement de sa solitude ne l'amène enfin à la relation à l'autre qui lui permet d'apaiser son questionnement identitaire.

Si elle regrette d'abord l'inachèvement de sa quête lorsqu'elle soupire: «j'étais donc aussi nomade, aussi désorientée au retour qu'au départ» (p. 132), Aude Seigne a pourtant cheminé puisqu'elle a pris conscience de l'instinct de fuite qui la poussait premièrement au voyage, de l'intensité de ses expériences et de l'importance des autres dans la découverte de soi. Avec un regard lucide lorsqu'elle parle de «l'éveil de (s)on introspection» (p. 84), elle affirme d'ailleurs: « J'ai vécu le vide et je me suis forcée à prendre plaisir à ce vide. (...) Et je suis aussi partie pour fuir». (p. 84) De plus, ses voyages lui ont offert des instants d'illuminations qui prouvent une certaine évolution, ainsi que le montrent ces propos: «Je me rappelle qui j'ai été, comment je suis devenue, ce que je suis, tout ce que je serai. (...) J'ai conscience de tout, j'ai l'esprit total». (p. 96) Enfin, elle a acquis un recul suffisant dans sa quête d'elle-même pour accepter sereinement que celle-ci lui donne «l'impression de faire un voyage qui (la) fait et (la) défait» (p. 128) et reste inassouvie afin de l'inviter à se renouveler sans cesse.

Alors que l'on conçoit volontiers la logique de l'évolution présentée dans les *Chroniques de l'Occident nomade*, la lecture du *Retour aux Indes*² d'Eric Masserey permet d'établir une comparaison qui éclaire la multiplicité des chemins offerts à l'homme dans sa quête de lui-même.

Lorsqu'il décide de s'élancer sur les traces de sa jeunesse, Vasco de Castelo Branco accuse la perte récente de son ami Rodrigue et le départ de sa fille, tout juste sortie de l'enfance. Immédiatement confronté à la solitude et aux années écoulées, il entreprend alors un voyage dans le passé et affirme: «J'irai aux Indes, vers toutes mes Indes, je mettrai mon pas dans ceux de ma jeunesse (...) même si la terre que je cherche m'est désormais inconnue». (p. 74) S'il semble extrêmement lucide quant à ses attentes du passé, on peut cependant supposer qu'il fuit inconsciemment un certain état d'inertie, angoissé par un sentiment de vieillesse mêlé à l'intuition de ne pas se connaître malgré le temps écoulé. «Il y a trop longtemps que je suis en route, avoue-t-il d'ailleurs, (...) la route est ce lieu de mon âme où elle obtient le repos, je la ferai en paix.» (p.74) Effrayé à l'idée de mourir sans s'être réellement accompli, Vasco confie alors: «Je crois que tout ce qui existe vient et va, je crois à un début et à une fin de tout, à la connaissance de cela, de ce chemin et de nos nuits, avant et après nous.» (p. 61) De ces propos, il dévoile son angoisse face à la fatalité de l'existence en entreprenant un voyage dans le temps qui lui permette de retrouver une certaine jeunesse. Vasco se met alors inconsciemment en quête de son immortalité, à travers la connaissance de lui-même et le souvenir de son passé. Il éclaire ainsi une question cruciale à l'égard de son besoin de voyager: «L'instinct qui conduit l'oiseau à retrouver un même point par delà les déserts était-il commun aux hommes, aux animaux et aux astres errants ?» (p. 84) Vasco tente donc d'appréhender la nature humaine dans son caractère absolu afin de se comprendre et accepte alors de se confronter à une solitude qui éprouve les limites de son propre être.

Sur la route de ses souvenirs, Vasco nourrit d'abord la certitude que son voyage comblera ses espérances, lorsqu'interrogé sur les raisons de celui-ci, il répond: «Parce qu'il vit en moi, le passé.(...) Comme l'adieu, l'absence, et aussi ce qui nous relie mais ne nous retient pas. Je ne peux pas encore m'arrêter (...).» (p. 115) Seul avec ses souvenirs, il prend néanmoins conscience de la difficulté à vivre son intériorité: «Je regarde la terre, celle de mes origines, inatteignables, comme tout ce que nous avons été et ce que nous ne serons jamais.» (p. 114) Plongé dans une réflexion centrée sur son unique individu, Vasco souffre le vide, les doutes et la fragilité de l'existence. «A quoi étais-je prêt ? s'interrogeait-il (...). Je porte ce que j'ai quitté comme un enfant endormi sur mon dos, mais ce qui me quitte, ce qui n'est pas au rendez-vous, les retrouvailles qui ne se réalisent pas me brisent. Si souvent, j'ai voulu le vide dans ma vie, être laissé seul. Et maintenant, j'ai un mal de jeune garçon perdu, et une fatigue de vieillard.» (p. 135) Auparavant certain de découvrir son identité

² Eric Masserey, *Le Retour aux Indes*, Bernard Campiche Editeur, Lausanne, 2010.

dans le passé, Vasco n'y rencontre que l'absence de lui-même: il prend conscience de son incapacité à se connaître et de l'insatisfaction de son voyage.

Dès lors, Vasco se rend peu à peu à l'évidence selon laquelle sa quête de lui-même restera inachevée. «(...) je croyais que toute quête pouvait être dite, que la vérité était une quête, un chemin sans fin, où chaque pas compte pour lui-même, chaque détour aussi», lui apprend-t-on (p. 173). Désabusé, Vasco se sent alors «abandonné de tout» (p. 220), perdu face à ses doutes existentiels et son isolement. Il concède alors: «La route que je fais ne cesse de me détacher des choses qui recouvrent chaque instant et chacune de mes pensées, chacun de mes désirs, chacune de mes peurs.(...) Parfois quand je marche (...), je suis partout en n'étant plus nulle part.» (p. 174) Alors qu'il s'engageait d'abord dans la quête de son immortalité, celle-ci se mue en une quête qui lui permette d'accepter la fatalité du temps qui s'écoule et les limites de sa connaissance. Cette prise de conscience incarne donc une étape fondamentale dans sa compréhension de lui-même. Vasco touche dès lors au but de voyage: il a en effet accepté ses faiblesses puisqu'il comprend l'impossibilité d'achever sa quête. «Nous avons rendez-vous au-delà de nous», lui avait-on affirmé (p. 114): ces quelques mots soufflés au cours de son voyage prennent alors tout leur sens, puisqu'apaisé, Vasco se rend à son état de mortel, enfin conscient que c'est précisément cette incapacité à se connaître qui donne un sens à son existence.

A l'inverse d'Aude Seigne dans ses *Chroniques de l'Occident nomade*, Eric Masserey dessine les contours d'un chemin mené dans une solitude presque totale. Dans sa quête de lui-même, Vasco préfère à la confrontation aux autres une réflexion isolée qui le recentre sur son propre individu. Néanmoins, de la même manière que pour Aude Seigne, le voyage s'avère d'abord la fuite de son angoisse existentielle face à la fragilité de son identité. Vasco apprend toutefois à accepter cette dernière grâce à l'épreuve de la solitude: l'illusion selon laquelle son passé lui offrira la certitude de se connaître se brise. Pourtant, de cet échec que souffre Vasco découle la prise de conscience de la richesse dont jouit la nature humaine: si celle-ci demeure impossible à appréhender par la connaissance, elle laisse alors suggérer des possibilités infinies qui lui permettent de sans cesse se construire. Apaisé, Vasco accepte donc la fatalité de son existence, de même que le voyage avait permis à Aude Seigne de mesurer l'importance de l'instant présent et de son propre investissement dans celui-ci. Bien que l'expérience de l'altérité différencie le cheminement d'Aude Seigne de celui que propose Eric Masserey dans son *Retour aux Indes*, ceux-ci entretiennent un lien d'autant plus étroit qu'il touche à la découverte de l'individu de son propre sens: lorsqu'ils acceptent de s'engager dans leur quête d'eux-mêmes malgré leurs doutes, la narratrice de *Chroniques de l'Occident Nomade* et Vasco de Castelo Branco parviennent à calmer leur angoisse identitaire et à se conforter dans leur sentiment d'existence.

Parmi la sélection qu'effectue le Roman des Romands, on relève la présence d'un troisième ouvrage inscrit dans cette même problématique de la quête de soi. *L'embrasure*³ de Dona Lou appréhende pourtant sous un regard différent le cheminement existentiel de l'individu en présentant un narrateur ancré dans ses habitudes, qui préfère à l'expédition physique un voyage uniquement intérieur.

Les premières pages de ce roman laissent immédiatement deviner la valeur qu'octroie le narrateur au présent dont il veut jouir entièrement. On constate dès lors que le besoin de profiter de l'instant s'apparente à un refus obsessionnel de se projeter dans un avenir angoissant qui le contraindrait à se remettre en doute. La nécessité de vivre intensément, sans questionnement aucun, nie alors l'existence de toute vie intérieure et prend l'allure d'une fuite dans le quotidien. Cette dernière permet donc d'établir un parallèle significatif avec les deux romans étudiés auparavant, puisqu'elle dévoile les indices d'une angoisse existentielle à laquelle le narrateur tente tout d'abord de se soustraire. Fasciné par le monde de la forêt, celui-ci semble s'épanouir dans une passion de la chasse à travers laquelle il

³ Dona Lou, *L'embrasure*, roman, Mercure de France, 2010.

croit acquérir une liberté suffisante pour écarter toute remise en question, puisque son investissement dans l'action lui offre la certitude de mener ses propres choix. Obnubilé par l'instant présent, il ne souffre dès lors aucunement de la solitude que lui impose sa passion, selon lui source d'une indépendance fondamentale. «Je n'ai besoin de rien dans l'absolu de ce dimanche», affirme-t-il, «besoin de rien ni de personne, (...) Je suis comme le chamois, je reste libre jusqu'à ma fin ultime». (p. 45-46)

Bien que le narrateur ne paraisse alors nourrir aucune réflexion intense sur son propre individu, la découverte du cadavre enfoui dans la forêt d'un certain Leandro Martin anéantit toute sa stabilité puisqu'elle le place face à l'idée de la mort et du doute existentiel. Il découvre en effet à l'intérieur du carnet que porte sur lui l'homme décédé les aspirations douloureuses de celui-ci: «m'abandonner à la mort qui est le plus court chemin entre moi et le repos éternel» (p. 35). Alors qu'il refusait auparavant tout questionnement, le narrateur se voit implacablement confronté à la fragilité de l'existence et au besoin de l'homme de se mettre en quête de lui-même. Son appréhension de la solitude change alors significativement: s'il continue d'accorder à celle-ci un caractère essentiel, elle l'ouvre néanmoins à une réflexion individuelle qui entrave sa fuite de lui-même dans l'action. Désorienté, le narrateur avoue alors: «En fait, je ne sais pas pour quelle vie je suis fait, j'ai l'impression d'être vivant seulement dans l'air qui frappe, avec l'animal que je pourchasse (...)» (p. 57), puis, «je suis toujours décalé, sauf dans ma forêt végétale» (p. 59). Pour la première fois, il se heurte à l'idée de sa différence, de son caractère unique qui le déconcentre puisqu'elle lui révèle son ignorance de lui-même. Après la fuite dans l'instant présent, la confrontation à la mort dans la solitude marque le début d'une quête existentielle devenue nécessaire parce que consciente.

Dès lors sensible à une remise en doute fondamentale, le narrateur accepte de risquer son indépendance et s'ouvre à l'altérité: sa rencontre avec Eva découle de son regard nouveau sur l'existence, puisque pour la première fois, il ne rejette pas de manière catégorique l'instabilité qu'impose la différence à l'autre. «Je ne sais pas ce qui se passe, confie-t-il, je ne sais pas qui elle est, en même temps, je la sens tellement proche que je pourrais dire qu'elle touche des choses à l'intérieur, ignorées, tout au fond» (p. 73). La rencontre avec autrui lui permet donc de se révéler à lui-même et de poursuivre d'un pas plus ferme sa quête d'identité. «Je sais que je suis prêt pour agir et être, d'une façon que je ne connaissais pas», dit-il encore. (p. 98-99) Alors que ses sentiments passionnés à l'égard d'Eva le déconcertent, le narrateur prend pourtant goût à la nouveauté qui l'effrayait auparavant: «elle me fait voyager de façon inconnue dans les lieux que je connais le mieux au monde», (p. 78) dit-il, puis «je veux qu'elle me donne l'envie (...) de rester moi-même sans me reconnaître vraiment» (p. 87). De plus, la relation permet également à Eva de partager ses doutes: son passé douloureux l'a placée face à un intense conflit existentiel puisqu'initialement nommée Zora, elle a changé d'identité afin d'oublier les souffrances de son enfance et de se reconstruire librement (p. 86). L'expérience de l'altérité permet donc aux deux êtres de se découvrir l'un à travers l'autre, comme en témoigne le narrateur lorsqu'il se reconnaît dans les écrits de Leandro: avec une relation amoureuse parallèle à celle que vivent le narrateur et Eva, celui-ci affirme: «C'est dans son visage que je me découvre enfin (...)» (p. 122). De même, sa rencontre avec Eva apporte au narrateur une stabilité qui surpasse celle dont il croyait jouir auparavant puisqu'elle est fondée sur la conscience de son être et non la fuite de son questionnement intérieur. Face à l'équilibre que lui offre l'altérité, le narrateur confesse alors: «Il y a les mots, il y a les échanges dans le regard, le corps prend du plaisir à être simplement vivant. Il y a le reflet de mon existence (...). J'ai envie d'exister dans l'air qu'elle respire ici-bas. (...) Eva (...) me révèle, sans chercher à m'enfermer» (p. 127). Il peut dès lors se féliciter de son évolution, qui lui a permis de se rassurer dans son sentiment d'existence, comme l'attestent ces dernières lignes: «pour l'heure, j'avance, je suis tout vivant de sueur, tout battant. J'avance et je sais ce que je fais sur terre, (...)» (p. 155).

Malgré l'absence d'un voyage physique, on remarque que le parcours du narrateur de *L'embrasure* partage de nombreuses similitudes avec celui que présente Aude Seigne. En effet, le refus d'un quelconque questionnement s'exprime ici dans l'obsession de la chasse, qui répond à une angoisse existentielle que le narrateur veut fuir, tout comme le besoin de voyager qu'évoquent les *Chroniques de l'Occident nomade*. Néanmoins, la prise de conscience de la mort que provoque la découverte du cadavre contraint le narrateur à reconnaître ses doutes et à se plonger en lui-même: à l'image d'Aude Seigne, l'expérience de la solitude devient ainsi un pas essentiel à sa quête identitaire. Grâce à cette rencontre avec lui-même, le narrateur peut enfin s'ouvrir à l'altérité, qui lui permet de conforter son sentiment d'existence et de trouver l'apaisement nécessaire à sa quête de lui-même. Bien que cette dernière reste inachevée, le narrateur arrive dès lors à l'assumer, tout comme Aude Seigne qui acquiert dans la confrontation aux autres un recul suffisant pour accepter ses propres doutes.

Afin de donner sens à la comparaison de ces trois récits, il est intéressant de se plonger dans le texte le plus mystérieux du Roman des Romands: *Ogrorog*, écrit par Alexandre Friedrich, développe entre ses lignes une philosophie particulièrement centrée sur la construction de l'individu et son appréhension de lui-même.

A l'image des *Chroniques de l'Occident nomade* et de *Retour aux Indes*, le narrateur d'*Ogrorog*⁴ entreprend également un voyage: sa traversée de la France pour rejoindre un ami l'emmène dans une réflexion qui éprouve tout son questionnement existentiel. A l'inverse de *L'embrasure*, on pressent un besoin accru de se séparer de l'immobilité de son quotidien qui l'angoisse et de s'élancer dans une quête de lui-même, comme l'énoncent les premiers mots: «Octobre -j'ai quitté la maison, je me suis mis en route» (p. 7). Ainsi, le narrateur se montre conscient des sensations de mal-être et d'insuffisance qui l'animent: «A défaut, on se dit que fuir, c'est ce qu'il y a de mieux», confie-t-il alors, «quand on fuit, on sait exactement ce qu'on fait, nul ne vous tire à lui, nul ne vous tord, nul ne vous presse» (p. 25). Il s'engage dès lors dans une fuite à l'ennui, qui le pousse à rejeter ses relations et ses attaches, à l'image de sa femme et de sa maison, qui génèrent en lui une sensation d'emprisonnement. «Qu'on cesse de nommer «chez-soi» ce qui n'est que murs et fermeture», explique-t-il d'ailleurs. (p. 21) Il éprouve alors lui aussi le besoin d'expérimenter son être dans la solitude que symbolise la présence à la fois rassurante et oppressante de la forêt dans le récit. Celle-ci représente en effet les forces sombres de l'individu qui accuse un sentiment de vide, à l'image du désert chez Aude Seigne, mais également les pulsions de vie de l'homme qui se cherche et se construit malgré ses doutes. Le narrateur d'*Ogrorog* espère donc y puiser l'inspiration nécessaire pour mener sa quête, ainsi qu'il l'affirme en ces termes: «la forêt est le lieu où trouver cette valeur, mais pour la trouver (...) il faut entrer en soi.» (p. 44) Dans son voyage, il tente donc de se détacher du regard d'autrui angoissant afin de s'appréhender librement et de se recentrer sur lui-même. «Quoi de pire que de s'arrêter ? demande-t-il d'ailleurs, aussitôt on est rattrapé, aussitôt on est situé, puis on à un nom (...)» (p. 22). Après la fuite de l'ennui, la solitude s'avère alors dans *Ogrorog* comme dans les autres romans le deuxième temps de la quête identitaire. Bien que celle-ci s'avère difficile à vivre, elle demeure selon le narrateur nécessaire à l'apaisement de son malaise existentiel: «Le mieux est de combattre le mal par le mal, et le mal s'en va», affirme-t-il, «(...) on atteint l'horizon qui un instant plus tard, à cause du mal, semblait impossible à atteindre.» (p. 20) Par cet isolement, le narrateur cherche donc à s'éprouver lui-même dans la liberté, à travers laquelle il espère se construire dans «la quête d'un espace. La libre quête.» (p. 23) En proie au doute et à la lassitude, il prend conscience des difficultés que lui impose sa quête d'identité, lorsqu'il affirme: «je traverse encore, et ne sais toujours rien, sinon qu'atteindre le lieu de mon rendez-vous est un prétexte pour traverser» (p.29), puis, «Le chemin semble long, (...) ou je ne sais plus le chemin» (p. 65).

⁴ Alexandre Friedrich, *Ogrorog*, Editions des Sauvages, Genève, 2011.

Le narrateur porte alors un regard lucide sur son cheminement intérieur puisqu'il semble connaître le besoin de fuite qui l'anime et les limites de sa quête.

Néanmoins, celui-ci se réjouit également de l'équilibre que confère le voyage à son cheminement identitaire puisqu'il lui donne l'occasion de se remettre fondamentalement en question, d'oublier ses erreurs passées, comme en témoignent ces propos: «avant de monter à vélo, j'ai fait le cercueil.» (p. 37) De même, la solitude lui apporte le détachement qu'il estimait nécessaire à une libre reconstruction de lui-même, symbolisée par le lien à la forêt: «Ce n'est pas la forêt qui coupe l'homme du monde, c'est l'homme entré dans la forêt qui doit se couper du monde. Tout ce qui a été, il doit le refuser, l'arracher de sa mémoire, l'arracher.» (p. 69) Le narrateur choisit alors de rejeter son passé afin d'adopter un regard neuf, guéri de l'enfermement destructeur dont il souffrait auparavant et qui générait en lui une angoisse existentielle aiguë. Dans cet apprentissage de l'isolement où il lui faut «avoir recours aux forêts, aller au désert, claquer la porte de la ville, du monde faire retraite, enfoncer le vide, creuser en soi, vivre dans l'ombre des arbres qui tiennent ciel et terre» (p. 76), le narrateur «n'a rendez-vous qu'avec lui-même» (p. 74), chemine lentement vers une rencontre de soi qui le réconcilie avec l'existence. Si elle s'est avérée vécue presque exclusivement dans la solitude, sa quête intérieure réussit cependant à apaiser son angoisse identitaire et même à réenvisager une altérité auparavant douloureuse, puisque dans ses brèves rencontres, il se sent désormais vivant au-delà du regard des autres dont il s'est affranchi. Ainsi, lorsqu'il atteint la fin de son voyage, le narrateur d'*Ogrorog* comprend la nécessité qu'il ressentait inconsciemment de réaliser une telle quête grâce à laquelle il a pu s'approprier lui-même, éprouver son individualité et développer une réflexion sur lui-même dans l'intimité, afin de la poursuivre à l'avenir plus sereinement.

Si la lecture de ces romans sous le regard de la quête de soi laisse suggérer d'autres interprétations possibles, elle a cependant permis de saisir avec plus de précision l'étendue universelle de l'aspiration humaine à se connaître soi-même. Alors qu'à l'image des narrateurs de ces quatre livres, chacun est inmanquablement amené à se confronter aux questions existentielles, on constate pourtant qu'il existe malgré les similitudes récurrentes autant de chemins différents pour mener sa quête identitaire que d'individus. Ainsi, chaque narrateur a su se distinguer par une singularité qui prouve le caractère unique de tout être humain. Il devient dès lors d'autant plus intéressant de recenser les différences apparentes dans ces quatre lectures, puisqu'elles invitent également chaque lecteur à s'affranchir dans son propre cheminement.

A cet exemple, on relève chez Aude Seigne une conception de l'identité intimement liée à la découverte de l'ailleurs, comme le dévoile sa passion du voyage. Si les instants privilégiés que lui offre celle-ci ne suffisent à tarir tous ses doutes, ils lui apportent toutefois l'équilibre nécessaire pour accepter sa fragilité et l'intensité de son questionnement. D'abord vécue dans la solitude, la quête relatée dans ses *Chroniques de l'Occident Nomade* s'ouvre ensuite à une altérité qui met fin à sa sensation de vide et lui permet d'acquérir la stabilité qu'elle fuyait auparavant.

Dans *Le Retour aux Indes*, Eric Masserey choisit de représenter la tentative de la connaissance de soi dans le passé avec un personnage qui se plonge dans la solitude pour se mettre sur les traces de sa jeunesse. Si l'espoir de se connaître dans l'absolu échoue, puisqu'il découvre que son propre individu reste insaisissable malgré l'intensité de ses souvenirs, Vasco de Castelo Branco apprend néanmoins de ce voyage que c'est l'impossibilité même d'achever sa quête identitaire qui donne un sens à son existence. Il termine donc son parcours apaisé face au mystère de l'existence et peut dès lors s'abandonner à la mort puisqu'il a compris la richesse de la vie.

Bien qu'étroitement liée au voyage physique ainsi qu'en témoignent les *Chroniques de l'Occident nomade*, *Le Retour aux Indes* et *Ogrorog*, la quête de soi répond pourtant avant

tout d'un cheminement intérieur qui peut aussi se mener dans l'immobilité, comme le démontre *L'embrasure* de Dona Lou. Cependant, son narrateur semble évoluer selon les mêmes étapes que celles présentées par Aude Seigne. En effet, bien qu'il préfère ses habitudes à la découverte d'autres horizons, le narrateur tente également de fuir son angoisse existentielle en s'enfermant dans l'action. Néanmoins, sa solitude le force comme Aude Seigne à se remettre en question et l'incite ensuite à s'ouvrir aux autres. Même s'il ne peut pas achever sa quête, le narrateur a su trouver lui aussi grâce à celle-ci un certain équilibre dans sa vie.

Enfin, *Ogrorog*, écrit par Alexandre Friedrich, se distingue des autres romans par sa philosophie implicite qui accorde un intérêt particulier à une problématique pourtant similaire: avec un narrateur qui entreprend également un voyage, le besoin humain de se connaître est développé sous le regard de l'abandon du quotidien, qui fait écho à ce que présente Aude Seigne. Toutefois, de la même manière que dans *Le Retour aux Indes*, le narrateur mène son parcours dans une solitude presque totale, qui lui permet de se détacher du regard réducteur et blessant que portent les autres sur lui-même, ainsi que de retrouver plus d'assurance dans son sentiment d'existence.

Si ces quatre parcours s'avèrent toujours inachevés puisqu'aucun des narrateurs n'a acquis la certitude de se connaître réellement, tous sont parvenus à travers leur quête à apaiser leur angoisse existentielle pour désormais nourrir leur vie intérieure de manière plus paisible. Toutes ces différentes lectures tendent donc à la conclusion commune selon laquelle l'homme peut, malgré son incapacité à définir son identité en tant que telle, se réaliser dans sa quête puisque elle lui permet de trouver un sens à son existence.

Alors qu'il faut achever cette réflexion, on relève les allures multiples que prête la littérature à la quête identitaire. Or, à travers les différentes interprétations de l'existence que proposent les quatre œuvres choisies, il devient évident que chacune revendique avec justesse sa crédibilité: si ces dernières permettent en effet autant d'analyses que de sensibilités, autant de lectures que de lecteurs, elles tendent cependant à démontrer la richesse de la nature humaine. Dès lors, la multiplicité des regards que permet la quête de soi suggérée dans celles-ci appelle tout un chacun à nourrir sa propre individualité, malgré la difficulté de l'enjeu identitaire. Si elles s'appliquent alors à souligner l'impossibilité de l'homme à se connaître réellement, toutes portent néanmoins un regard plein d'espoir sur sa quête de lui-même, puisqu'elles relèvent de manière commune l'apaisement que peut trouver l'homme à travers sa recherche, ainsi qu'en témoigne la sélection du Roman des Romands. Grâce à la diversité des conceptions qu'elles proposent, les œuvres littéraires qui s'inscrivent dans la problématique de l'identité invitent donc l'homme à développer sa réflexion personnelle. Elles offrent en effet d'innombrables perspectives à sa quête, puisque chacune relate avec une sensibilité qui lui est propre le cheminement existentiel que mène l'homme. La littérature peut ainsi prétendre poser quelques pas vers la connaissance de la nature humaine: elle permet en effet à ses auteurs comme à ses lecteurs de partager leur intériorité dans le respect de leur intimité. Alors témoin de la richesse dont jouit la nature de l'homme, elle donne à celui-ci la force de poursuivre sans relâche sa quête de lui-même et s'avère ainsi essentielle à l'éveil de son identité.